CRITIQUE, oratorio. PARIS, Salle Gaveau, le 13 novembre 2026. HAENDEL : Theodora. M. Lys, L. Davies, A. Coote, J. Chest… Monteverdi Choir, English Baroque Soloists, Christophe ROUSSET (direction)

Theodora, _oratorio_ de la maturité de Georg Friedrich Haendel, boudé par le public londonien de 1750 à cause de son lyrisme sombre et son absence de grandiloquence, a trouvé – en ce 13 novembre à la Salle Gaveau -, une incarnation d'une intensité bouleversante. Loin d'être une simple version de concert, la soirée a pris des allures de drame sacré, porté par une conviction collective qui a forcé l'admiration.

Dès l'*ouverture*, **Christophe Rousset** impose sa vision. À la tête des ***English Baroque Soloists***, le chef français déploie une lecture qui allie avec une rare intelligence le nerf dramatique et la transparence des textures. Point de rigorisme historiciste asséchant, mais une compréhension profonde de l'arche dramatique, où chaque articulation, chaque phrasé sert la narration. L'orchestre respire avec les chanteurs, et l'énergie rythmique impulsée par Rousset donne à cette

partition contemplative une tension constante, sans jamais forcer le trait. Trois jours après *Agrippina* (du même Haendel) au TCE, nous avons certainement assisté là à l'un des grands moments haendéliens de la saison.

La mise en espace de **Thomas Guthrie** mérite elle aussi d'être saluée pour sa délicatesse. Refusant de transformer l'*oratorio* en opéra conventionnel, Guthrie propose une théâtralité en creux, tout en suggestion. Les déplacements des chanteurs, tour à tour devant l'orchestre, au milieu ou sur les côtés, créent une dynamique visuelle qui éclaire les relations entre les personnages sans jamais écraser la musique. Les jeux de lumière, subtils et changeants, modèlent les atmosphères et donnent une profondeur supplémentaire aux moments d'intimité. La scène finale, où le chœur abandonne les codes chromatiques pour apparaître en vêtements de tous les jours, est une trouvaille d'une beauté saisissante : la distance historique s'efface, et le martyre de Théodora résonne soudain avec une actualité poignante.

Mais c'est d'abord par les voix que cette *Theodora* emporte tout sur son passage. La distribution réunie est tout simplement exemplaire, et l'on peine à imaginer meilleure équipe pour défendre ce chef-d'œuvre. **Iestyn Davies** est un Didymus d'exception. Dès son premier air, « *The raptur'd soul* », le contre-ténor britannique déploie un chant d'une pureté cristalline et d'une sensibilité rare. La voix est claire, la ligne parfaite, et l'expressivité touche au cœur. Dans « *Sweet rose and lily* », il suspend le temps, faisant de la contemplation de Théodora endormie un moment d'une tendresse infinie. Son duo final avec Théodora, « *Streams of pleasure ever flowing* », atteint des sommets d'émotion ; les deux voix se fondent en une étreinte sonore d'une beauté à couper le souffle, alors que les personnages, condamnés, regardent le ciel avant de quitter la scène chacun de son côté.



Face à lui, **Marie Lys** compose une Théodora d'une concentration remarquable. La soprano suisse, familière du rôle, trace avec une sensibilité extrême le chemin d'une fragilité qui se mue en une fermeté inébranlable. Si l'on a pu çà et là noter une légère réserve en début de soirée, la suite du parcours est une montée en puissance continue. Son « *With darkness deep* » est un moment suspendu, méditation sur la mort et l'espérance d'une intensité dramatique rare. Et que dire de « *Angels, ever bright and fair* », où la luminosité de son timbre et la justesse de son phraseo font vibrer la salle entière. Le duo avec Didymus, « *To thee, thou glorious son of worth* », trouve un équilibre parfait entre les voix et l'orchestre, l'un des pages les plus sublimes du répertoire haendélien.

Alice Coote apporte à Irène une autorité sereine et une profondeur de timbre qui font merveille. Sa voix, capable de robustesse comme de fragilité, donne au personnage une dimension spirituelle et humaine tout à fait prégnante. Dans « *As with rosy steps the morn* », son phrasé contemplatif atteint une délicatesse rare, tandis que « *Angels, ever bright and fair* » trouve sous sa conduite un équilibre entre luminosité et recueillement. Elle est la confidente idéale, celle qui soutient Theodora et porte l'espérance de la communauté chrétienne. **Guy Cutting** incarne un Septimius tout en lyrisme délicat. Son air « *Descend, kind pity* » est une pure merveille de chant, la voix est superbe, l'émission puissante et le phrasé d'une élégance rare. Il apporte au personnage ce mélange de noblesse et de vulnérabilité qui fait de son dilemme moral l'un des ressorts les plus touchants de l'*oratorio*. Enfin, **John Chest** campe un Valens d'une autorité solide et impressionnante. Le baryton-basse américain impose un timbre riche et une déclamation incisive qui donnent au

gouverneur romain une épaisseur inquiétante, sans jamais sombrer dans la caricature. Ses airs *« Racks, gibbets, sword and fire »* et *« Ye ministers of justice »* sont d'une puissance dramatique éblouissante, et son incarnation de la raideur impériale contraste de manière saisissante avec la douceur des martyrs.

Il serait injuste d'oublier les véritables piliers de cette soirée. Le **Monteverdi Choir** est tout simplement somptueux. Omniprésent, chantant sans partition, il incarne tour à tour la communauté chrétienne recueillie et la foule païenne déchaînée, avec un engagement et une charge émotionnelle inouïs. L'homogénéité des voix, la clarté des lignes et la précision de l'articulation rendent perceptible toute l'architecture contrapuntique de Haendel. Les chœurs *« Venus laughing from the skies »* et *« He saw the lovely youth »* comptent parmi les plus beaux moments de la soirée.

Les ***English Baroque Soloists*** ne sont pas en reste. Sous la baguette de **Christophe Rousset**, l'orchestre britannique offre une performance d'une transparence et d'une énergie rythmique exceptionnelles. La complicité entre les instrumentistes et les chanteurs est totale, et l'on sent une conception partagée du style, capable de préserver la délicatesse de l'écriture tout en maintenant la tension dramatique.

CRITIQUE, oratorio. PARIS, Salle Gaveau, le 13 novembre 2026. HAENDEL : Theodora. M. Lys, L. Davies, A. Coote, J. Chest… Monteverdi Choir, English Baroque Soloists, Christophe ROUSSET (direction). Crédit photo (c) droits réservés

CHRISTOPHE ROUSSET. HAENDEL: Theodora (PARIS, Salle Gaveau, vendredi 13 nov 2026). Marie Lys, Iestyn Davies… Monteverdi Choir, English Baroque Soloists

En novembre 2026, Christophe Rousset et les English Baroque Soloists réalisent une tournée événement en Amérique latine à partir du 4 nov, faisant étape en Argentine, Uruguay, Pérou, Brésil, et aussi à Paris, ce 13 nov à la Salle Gaveau… Au programme, l'un des oratorios anglais les plus bouleversants de Haendel : *Theodora*. Dans le rôle-titre, une handélienne de première classe : la soprano Marie Lys, récente héroïne d'un cd événement paru sous étiquette CVS Château de Versailles Spectacles : « *Inexorable amour* » (juillet 2026)… Profondeur, élégance, subtilité, la soprano française a tout pour éblouir dans le rôle de Theodora, jeune chrétienne martyr, emmenant avec elle ses proches sur le chemin de la gloire et de la lumière…

Theodora, mars 1750
un sommet haendélien

Oratorio en 3 actes, d'une longueur significative, Theodora est créé au Théâtre Royal Covent Garden en mars 1750 et retrace l'épopée de la martyre chrétienne au début du IVè siècle. Le librettiste Thomas Morell s'inspire moins de la pièce de Pierre Corneille que du roman moralisateur publié en 1687 par Robert Boyle. Trop psychologique, la partition suscita une nette réserve de la part des Londoniens. Car l'écriture se fait de plus en plus intimiste, épurée, profonde, expression croissante d'un mouvement intérieur de plus en plus serein et donc extatique où la martyre Theodora emporte avec elle, ceux qui l'entourent et l'admirent : Irène ; surtout le jeune romain Didymus -qui aime la jeune fille-, sur la voie du renoncement, du sacrifice et de la mort, car il s'est converti au christianisme et entend affirmer sa liberté de conscience tout en restant fidèle à Rome (ce que n'accepte pas l'autoritaire Préfet d'Antioche, Valens). Du médiocre texte de Thomas Morell, Handel observe avec un soin particulier le cheminement spirituel des âmes justes, sur lesquels les épreuves glissent, toutes absorbées par la réalisation de leur martyre final. Ce focus psychologique est le point central de l'évolution des oratorios de Haendel, certes capable de scènes collectives et spectaculaires, mais aussi concepteur de sublimes portraits intimes, d'une haute valeur morale. En réalité, Haendel sait exprimer la force irrépressible de la conversion, l'appel mystérieux de la foi.

Chaque ensemble et soliste sont invités dans cet oratorio intimiste à exprimer la suprême vivacité du drame orchestral comme l'incisive et très pénétrante acuité psychologique ; D'autant que Haendel génie de l'opéra par ailleurs, a le don du portrait ; il sait fouiller et analyser les mouvements de l'âme. Ainsi doivent être perceptibles, le cynisme arrogant et expressif des romains païens : Valens (baryton) qui a l'ardeur des bourreaux comme le choeur des romains… ; l'inatteignable

sérénité des chrétiens, d'une croyance extatique, ineffablement tendre : Theodora, Irene, Didymus. Même Septimus, l'ami de Didymus est superbement portraituré (dans son chant s'écoulent tous les enchantements arcadiens : premier air n°6, « Descend, kind pity »…).

Et pour le chef et les instrumentistes, le sens du martyre à l'œuvre ne doit pas écarter dans l'orchestre, un état d'urgence dramatique.

HAENDEL : THEODORA
PARIS, Salle Gaveau
vendredi 13 novembre 2026, 19h30
RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site des Talents Lyriques :
https://www.lestalenslyriques.com/agenda/



MONTEVERDI CHOIR & ORCHESTRA

GEORG FRIEDRICH HÄNDEL (1686-1759)
Theodora, HWV 68 (1750)

Marie Lys, Theodora
Iestyn Davies, Didymus
Alice Coote, Irene
Hugo Hymas, Septimius
John Chest, Valens
Jonathan Hanley, Messenger

Monteverdi Choir

English Baroque Soloists
Christophe Rousset, direction

approfondir

LIRE aussi **notre CRITIQUE du CD de MARIE LYS : « *inexorable amour* », cantates de Haendel** (1 cd CVS Château de Versailles Spectacles) / paru à l'été 2026, CLIC de CLASSIQUENEWS : https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-inexorable-amour-marie-lys-soprano-cantates-de-haendel-il-delirio-amoroso-sans-y-penser-crudel-tiranno-amor-1-cd-cvs-chateau-de-versail/

> **Timbre cristallin voire finesse diamantine, articulation idéale, justesse des couleurs et du caractère, colorature naturelle et habitée… la soprano Marie Lys ne cesse de convaincre par la subtilité de son chant. L'interprète sait approfondir et caractériser chacune de ses incarnations, ne sacrifiant jamais l'intelligibilité pour l'expressivité. La cantatrice incarne un équilibre délectable entre ces deux pôles. C'est une chanteuse de grande classe doublée d'une interprète d'une rare finesse : l'intérêt est un travail remarquable sur la vérité des sentiments exprimés voire la profondeur de chaque caractère abordé**

LIRE aussi **notre CRITIQUE de l'opéra SUITE D'ARMIDE avec Marie Lys** (2 cd CVS Château de Versailles Spectacles) / paru en avril 2025 / CLIC de CLASSIQUENEWS : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-critique-philippe-dorleans-suite-darmide-1704-marie-lys-veronique-gens-victor-sicard-cappella-mediterranea-leonardo-garcia-alarcon-2-cd-cvs-chateau-de/

> **Voilà un enregistrement qui fait date, marquant désormais un**

jalon de l’opéra français du XVIIIè dans le genre de la tragédie en musique. En 1704, avant d’être Régent, Philippe d’Orléans (1674 – 1723) marque les esprits par son génie musicien ; le compositeur (formé par Gervais et Charpentier entre autres…) réalise un chef d’œuvre méconnu, véritable révélation qui accrédite davantage la très haute valeur du label Château de Versailles Spectacles

-_____

CRITIQUE, oratorio. VERSAILLES, Chapelle Royale, le 10 octobre 2025. HAENDEL : Theodora. L. Desandre, H. Cutting, A. Amereau, L. Kilsby, A. Rosen. Ensemble Jupiter, Thomas Dunford (direction)

Créé en 1750, *Theodora* est l’avant-dernier oratorio de Georg Friedrich Haendel et l’ouvrage occupe une place singulière dans sa production. Alors que le compositeur, à l’apogée de son art, avait déjà conquis Londres avec ses opéras

italiens et ses oratorios bibliques, il choisit pour la première et seule fois un thème chrétien, tiré de l'histoire des martyres des premiers siècles. Le livret de Thomas Morell raconte l'affrontement entre la foi intérieure et le pouvoir totalitaire : la jeune et pieuse Theodora, refusant de renier sa religion, est condamnée par les Romains à la prostitution avant de mourir en martyre. Loin de l'héroïsme flamboyant d'un *Jules César*, Haendel y déploie une émotion d'une profondeur bouleversante, faisant de cet oratorio une véritable méditation spirituelle sur la tolérance et la liberté de conscience. Il considérait d'ailleurs le chœur « *He saw the lovely youth* » comme son préféré, le plaçant même au-dessus du célèbre « *Hallelujah* » du *Messie.*

Et il était difficile d'imaginer cadre plus concordant pour cette œuvre que la **Chapelle Royale du Château de Versailles.** Achevée en 1710 sous Louis XIV, cette chapelle palatine, dédiée à Saint-Louis, est un vaisseau sublime culminant à 44 mètres, dont la puissante colonnade s'inspire de l'Antiquité. L'acoustique exceptionnelle des lieux, testée et éprouvée par les musiciens dès sa construction, est renommée dans toute l'Europe pour faire résonner les plus grandes pages de musique sacrée. Entendre *Theodora* en ces murs, qui ont vu défiler les motets des plus grands compositeurs, fut une expérience aussi historique qu'extatique. La spiritualité intrinsèque de l'architecture, avec son plafond consacré à la *Sainte Trinité*, a magnifié le drame de la martyre, créant une fusion parfaite entre le sujet religieux, la musique et le lieu sacré. La restauration d'envergure achevée en 2021 a rendu à l'édifice toute sa splendeur, faisant de lui le réceptacle idéal pour ce chef-d'œuvre.

Et puis il y a l'interprétation musicale. **Thomas Dunford**, à la tête de son **Ensemble Jupiter**, a fait preuve d'une sensibilité rare dans sa direction. Luthiste de renom passé à la direction, il a piloté les trois heures intégrales de l'*oratorio* avec un remarquable souci d'animation et une pulsation inventive. Dirigeant parfois avec son archiluth en main, il a insufflé à la partition une intensité vivante et une poésie suave dans les passages élégiaques, tandis que la pulsation rythmique devenait irrésistible dans les moments dramatiques. L'orchestre, en opulent appareil, et le chœur de quatorze chanteurs, d'un zèle admirable, ont démontré une précision et une expressivité constantes. Le chœur, chantant par cœur – fait rare pour une version de concert –, a gagné en disponibilité, en précision et en impact théâtral, incarnant tour à tour la ferveur des chrétiens et l'enthousiasme des païens avec une clarté et des couleurs remarquables.



Et puis il y les voix. La magnifique mezzo-soprano franco-italienne **Lea Desandre**, qui est apparue dans une robe blanche immaculée, a réussi la prouesse d'incarner à la fois la lumière et la chair, la douceur et la noblesse, l'affirmation héroïque et l'intériorité la plus profonde. Son incarnation fut poignante, d'une dignité souveraine, effaçant tout angélisme tiède pour donner à voir une héroïne à la fois humaine et sublime. Sa ligne de chant, son timbre et sa projection furent admirables, achevant un portrait d'une complète réussite. Face à elle, le contre-ténor anglais **Hugh Cutting** a offert un Didymus d'une fougue transcendante. Doté d'une morphologie vocale absolument britannique, il a échappé à toute indolence pour enflammer son rôle de capitaine inspiré. Son timbre lumineux, son bel ambitus et ses aigus faciles se sont mariés de façon merveilleuse avec la Theodora de Lea Desandre dans leurs duos, créant des moments d'une intense émotion. Remplaçant Véronique Gens, la mezzo-soprano américaine **Avery Amereau** a été une révélation ! Elle a créé un personnage comme éclairé de l'intérieur par l'évidence de son chant. Vraie voix d'alto, riche et chaleureuse de bas en haut, jamais matrone, son interprétation fut d'une simplicité féconde, envoûtante dans la prière et la consolation, là où d'autres auraient pu se disperser en artifices. De son côté, l'excellent ténor britannique **Laurence Kilsby** a offert un Septimius au timbre clair et puissamment projeté, et à la fois extraordinairement mobile et parlant. Touché par la grâce, il a ciselé les courbes de *« Descend, kind Pity »* avec un souffle infini, délivrant une leçon de beau chant haendélien. Enfin, l'enthousiasmante basse californienne **Alex Rosen** a doté le rôle du magistrat romain Valens d'une noirceur royale. Impérieux sans aboyer, son timbre noir et sa puissance vocale furent impressionnants d'engagement, constituant un luxe dans ce répertoire.

Cette représentation de *Theodora* dans la Chapelle Royale de Versailles restera comme l'un des temps forts de cette rentrée musicale en France. L'alchimie parfaite entre la spiritualité

du lieu, la profondeur humaniste de l'œuvre et l'excellence d'une distribution et d'une direction inspirées a élevé le concert au rang d'expérience mystique. Portés par l'acoustique divine des lieux et l'attention sans faille d'un public conquis, Thomas Dunford et ses artistes ont offert une interprétation qui, loin de toute démonstration gratuite, était tout entière au service du génie de Haendel. Et pour ceux qui voudraient vivre cette expérience, la tournée européenne se poursuit ce soir même 12 octobre à l'Auditorium de Dijon, puis demain 13 octobre 2025 à l'Opéra Comédie de Montpellier, et enfin mardi 15 octobre 2025 au Bozar de Bruxelles. Ne manquez pas l'opportunité d'assister à ce triomphe du verbe chanté, qui confirme la place de *Theodora* comme l'un des sommets absolus de l'art de Haendel !…

CRITIQUE, oratorio. VERSAILLES, Chapelle Royale, le 10 octobre 2025. HAENDEL : Theodora. L. Desandre, H. Cutting, A. Amereau, L. Kilsby, A. Rosen. Ensemble Jupiter, Thomas Dunford (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, concert. BEAUNE,

Hospices de Beaune, le 8 juillet 2023. HAENDEL : Theodora. S. Junker, P. A. Bénos-Djian, D. Savinova… Millenium Orchestra / Chœur de Ch. de Namur / L. Garcia Alarcon.

Le premier Week-End du 41ème Festival International d'Opéra baroque et romantique de Beaune célébrait Purcell (nous y reviendrons plus bas) et Haendel, au travers du "plus bel oratorio" du Caro Sassone, tel que le chef baroque **Leonardo Garcia Alarcon** le formule en préambule de la soirée mettant à l'affiche '**Theodora' (1750)** dans la cour des majestueuses Hospices de Beaune. Mais les propos d'avant-concert du chef argentin s'avèrent avant tout un hommage à Kader Hassissi, cofondateur du festival (aux côtés de son épouse Anne Blanchard), brutalement disparu quelques jours après la fin de la dernière édition (en 2022).
Chef d'oeuvre sublime et insolite, **Theodora** est le seul oratorio de Haendel dont le livret n'est pas tiré de la Bible, mais d'un roman destiné à l'éducation des jeunes gens, s'appuyant sur l'hagiographie à des fins moralisatrices. En résulte une partition intimiste et dramatique, qui voit les sentiments amoureux et religieux se mêler de façon étonnante, l'inspiration du compositeur ne quittant jamais les sommets.
La soprano belge **Sophie Junker** offre à Theodora la douceur qu'on lui connaît, tout en se haussant à la hauteur des exigences vocales de son personnage, à force de fervente humilité et de discipline vocale. A la place de Christopher Lowrey initialement annoncé, c'est au final le jeune contre-

ténor français **Paul-Antoine Bénos-Djian** qui incarne Didymus (après avoir abordé le rôle au TCE il y a deux ans) : il subjugue l'auditoire par la beauté intrinsèque du timbre et la perfection des vocalises, livrant un chant qui se pare aussi de mâles accents (pour exprimer les révoltes morales du soldat romain), dont il incarne avec conviction l'ingénuité obstiné autant que la ferveur religieuse. Le chant de la basse allemande **Andreas Wolf** est plus fruste, mais sa morgue autoritaire "colle" bien au personnage malfaisant qu'est Valens. Le ténor américain **Matthew Newlin** butte sur les vocalises de son premier air, mais ne donne pas moins beaucoup de relief à Septimius, grâce à son engagement vocal. Comment résister, enfin, à la mezzo estonienne **Dara Savinova** dont les riches couleurs de la voix et le magnifique phrasé font d'Irene une figure centrale, livrant notamment un "As with rosy steps" de toute beauté, avant un "Defend her, Heav'n!" qui suscite des applaudissements nourris.
L'excellent **Chœur de chambre de Namur** se montre de bout en bout magnifique, superbe de plénitude sonore et de musicalité, suffisamment véhément lorsqu'il dépeint les romains ; grandiose de ferveur lorsqu'il s'agit des chrétiens. Et le fait qu'il ne se contente pas d'être aligné derrière l'orchestre (ce qu'il ne fera qu'en toute fin de soirée), mais qu'il se meut sans cesse en prenant place parmi le public ou dans les coursives des hospices, ajoute à notre bonheur de spectateurs. De même, le **Millenium Orchestra**, également basé à Namur, fondé en 2014 et dirigé par **Leonardo Garcia Alarcon**, n'encourt aucun reproche. Plus solennelle que théâtrale, sa direction (depuis son clavecin) ne fait que souligner l'ambiguïté d'une œuvre étreignante dont le message, bien malheureusement, n'a rien perdu de son urgence…

Un mot, en guise de conclusion, sur le concert mettant à l'affiche **l'Ode à Sainte Cécile de Purcell** (plus quelques courtes autres pièces chorales du maître anglais) – la veille de cette Theodora (en ouverture du festival) à la Collégiale Notre-Dame -, dirigé par **Paul McCreesh** à la tête de son

ensemble **Gabrieli Consort & Players**. Dès la monumentale “symphony” introductive, on ressent la joie et la fraîcheur dont est emplie la partition, que tempèrent les somptueuses harmonies déployées dans les mouvements lents. La poésie est de chaque instant, avec les deux moments d’exception que sont le trio “With that sublime Celestial Lay” et le chœur final “With rapture”, toute de pâmoison contemplative. Parmi les treize chanteurs réunis ici, la palme revient aisément au contre-ténor britannique **Tim Mead** qui interprète le périlleux “Tis Nature’s voice”, délivré avec autant de flamme que de nuances.



Photos © Ars-Essentia

CRITIQUE, concert. BEAUNE, Hospices de Beaune, le 8 juillet 2023. HAENDEL : Theodora. S. Junker, P. A. Bénos-Djian, D. Savinova… Millenium Orchestra / Chœur de Chambre de Namur / Leonardo Garcia Alarcon. Photos © Ars-Essentia

---

HAENDEL / HANDEL : les Oratorios anglais, partie 2. Les ouvrages de la maturité : Solomon, Theodora, Jephtha



INTRODUCTION… A l'été 2016, Decca publie un coffret « The Great oratorios », somme discographique de 41 cd, regroupant **16 oratorios principaux du Saxon Georg Friedrich Handel / Haendel (1685-1759)**. Même incomplet car il ne s'agit pas d'une intégrale (sont absents des ouvrages pourtant majeurs tels concernant la période prélondonienne : *Il Trionfo del Tempo e del Disinganno* de 1737 ou la *BrockesPassion* de 1719 ; puis entre autres, le sublime *Allegro, Il Penseroso ed il Moderato* de 1740 ; *Susanna* de 1749,…), le coffret Decca The Great oratorios offre un focus idéal sur une double thématique : la carrière passionnante de Handel hors de l'Europe continentale, après son séjour miraculeux en Italie, après ses nombreux engagements en terres germaniques… et aussi, un regard sur l'interprétation moderne, principalement celle des chefs anglais, des drames non scéniques de Haendel, soit des années 1970 avec Mackerras (1977) jusqu'aux plus récents

McCreesh et Minkowski… sans omettre les passionnants Hogwood, Pinnock, Christophers et Gardiner… Certes le geste de Neville Marriner (né en 1924), pionnier visionnaire en l'occurrence n'est pas présent non plus (d'autant que Decca détient ses gravures les plus intéressantes), mais la somme ainsi rééditée se révèle passionnante. Opportunité pour CLASSIQUENEWS d'évoquer pas à pas, l'avancée de l'épopée de Haendel à Londres dans les années 1740 et 1750 : un travail qui l'occupe à la fin de sa vie jusqu'à l'épuiser.



L'inventivité du créateur trouve en Angleterre un terreau fertile et parfois éprouvant, pour inventer une nouvelle forme dramatique : opéra seria, masques ou odes, enfin surtout à partir de 1733 (2ème version d'*Esther*), en langue anglaise, **l'oratorio spécifiquement britannique**. Où toute scénographie absente, permet à la seule écriture vocale et musicale, d'exprimer tous les enjeux et ressorts dramatiques comme le parcours moral et le sens spirituel des ouvrages, d'autant que l'action y est souvent plus psychologique que spectaculaire. **LIRE notre présentation et introduction complète (Les Oratorios de Haendel, dossier spécial, partie 1).**

HAENDEL / HANDEL : les Oratorios anglais, partie 2

Les ouvrages de la maturité : Solomon, Theodora, Jephtha

Bilan interprétatif… A l'heure du bilan, l'écoute rétrospective souligne l'engagement palpitant des chefs Hogwood (1941-2014), Trevor Pinnock (né en 1946), Harry Christophers (né en 1953)…, doués d'un raffinement expressif de premier ordre, soucieux aussi de cohérence s'agissant des distributions de solistes. Le second cycle d'oratorios ici présentés et critiqués, souligne le geste particulièrement convaincant de **Paul McCreesh**, né en 1960 (Solomon, Theodora… en 1999 et 2000) surclassant aisément par sa suprême élégance et sa fine caractérisation, les lectures d'un Gardiner, en comparaison trop lisse et vocalement déséquibré. Les derniers ouvrages contenus dans le **coffret DECCA « The gréât oratorios »** dévoile également l'évolution du dernier Handel, de moins en moins spectaculaire, mais progressivement méditatif, intime, d'une rare intelligence psychologique, confirmant la profondeur spirituelle des drames anglais, aux cotés de l'écriture chorale, d'une remarquable éloquence… Pour nous les deux chefs d'oeuvres absolus demeurent après Le Messie, **…Solomon et Theodora (version McCreesh donc, perle du présent coffret**).

Solomon, mars 1749



Créé en mars 1749 au Théâtre Royal Covent Garden de Londres, **Solomon** illustre un épisode poétique inspiré du Livre des Rois et des Antiquités de Flavius Joseph. Le livret est resté anonyme. Le choeur y est un personnage principal, au même

titre que les autres héros; l'orchestre, particulièrement raffiné ; et pour colorer sa partition, Handel emprunte à nouveau à ses confrères, nombres de mélodies qui lui plaisent (Muffat, Telemann, Steffani). L'élégance et le raffinement de l'écriture entendent exprimer cet âge d'or d'une Antiquité légendaire et hautement morale que le règne géorgien du vivant de Handel ressuscite : aux oratorios de Handel, la mission d'en argumenter le rapprochement. Salomon, comme Alexandre et Hercule en France, offrant un modèle pour le Souverain ainsi célébré allusivement par le compositeur.

Acte I. Salomon le sage. L'ouvrage souligne la sagesse de Solomon qui trouve sa force dans sa foi en Dieu. Fortifié encore par les louanges du grand prêtre, Zadock, le jeune roi écoule des jours heureux avec son épouse, la fille de Pharaon.
Acte II. Le jugement de Salomon. Deux prostituées se querellent la maternité d'un même enfant. Contraste saisissant entre le récit des deux mères : la première tendre, la seconde, haineuse et vindicative. Solomon ordonne de couper en deux moitiés égales le bébé : la seconde femme, tout autant victorieuse et sauvage, révèle sa nature mauvaise et son action mensongère (n°19). Seule la vraie mère, soucieuse de la vie de son enfant, reste affligée, digne et douloureuse, prête à renoncer pour sauver l'enfant (n°20 : « Can I see my infant gor'd »). L'imposture étant dévoilée, Solomon chasse la 2ème femme : réconfortant la 1ère mère (duo sublime n°22 : « Thrice bleds'd be the King »…)…
Acte III : Louange monarchique. Salomon le sage chante son bonheur avec son épouse, célébré par Zadock : est ce bien la Judée ou l'Angleterre géorgienne que célèbre ici Handel ? Le choeur entonne un cycle d'airs contrapuntiques d'un souffle miraculeux, aussi exigeants que Israel en Egypte et Le Messie.





Interprétation. LE MIRACLE MCCREESH. En 1999, – préludant au miracle de sa Theodora l'année suivante (avec certains mêmes solistes dont Susan Gritton ou Paul Agnew), au service d'une flexibilité souvent chorégraphique, pleine de souple caractérisation, **le geste de Paul McCreesh et ses Gabrieli Consort & Pslayers excellent dans un drame hautement moral** où aux côtés de la plasticité aimable des choeurs, éblouit une distribution très cohérente sur le plan expressif : la tendresse habitée de Susan Gritton (Reine de Sheba), la basse toute aussi onctueuse et si musicale de Peter Harvey (un Levite : sublime caractérisation humaine pour ce rôle de seconde importance mais capitale dans l'humanité du sujet, dès son premier air au I), sans omettre le Zadock de grande classe de Paul Agnew, comme le timbre égal, juvénile, éclatant de la haute-contre Andras Scholl, au sommet de ses possibilités vocales, pour la figure axiale de Solomon. Tout cela coule comme une langue naturelle, d'une élégance irrésistible : McCreesh égale la science ductile, la flexibilité souveraine, poétique et expressive de **William Christie** chez Rameau ou chez Handel (cf son **magnifique Belshazzar réalisé en 2012**) : c'est dire la réussite totale de cet enregistrement de 1999, suivi en 2000, d'une tout aussi somptueuse Theodora. 2 enregistrements qui sont des must pour comprendre la langue dramatique et poétique de Haendel dans le genre de l'oratorio anglais.

Theodora, mars 1750

Oratorio en 3 actes, d’une longueur significative, Theodora est créé au Théâtre Royal Covent Garden en mars 1750 et retrace l’épopée de la martyre chrétienne au début du IVè siècle. Le librettiste Thomas Morell s’inspire moins de la pièce de Pierre Corneille que reprend le roman moralisateur publié en 1687 par Robert Boyle. Trop psychologique, la partition suscita une nette réserve de la part des Londoniens. Car l’écriture se fait de plus profonde et épurée, expression croissante d’un mouvement intérieur de plus en plus serein et donc extatique où la martyre Theodora emporte avec elle, ceux qui l’entourent et l’admirent : Irène ; surtout le jeune romain Didymus -qui aime la jeune fille-, sur la voie du renoncement, du sacrifice et de la mort, car il s’est converti au christianisme et entend affirmer sa liberté de conscience tout en restant fidèle à Rome (ce que n’accepte pas l’autoritaire Préfet d’Antioche, Valens). Du médiocre texte de Thomas Morell, Handel observe avec un soin particulier le cheminement spirituel des âmes justes, sur lesquels les épreuves glissent, toutes absorbées par la réalisation de leur martyre final. Ce focus psychologique est le point central de l’évolution des oratorios de Haendel, certes capable de scènes collectives et spectaculaires, mais aussi concepteur de sublimes portraits intimes, d’une haute valeur morale.





Interprétation. Souffle d’une grande tendresse, le geste tout aussi vif et nerveux de McCreesh en 2000 réussit mieux que Gardiner, la suprême vivacité du drame orchestral et l’incisive et très pénétrante acuité psychologique ; dans la réalisation des Gabrieli Consort & Players, tout y est idéal : le cynisme arrogant et expressif des romains païens (Valens – excellent baryton :Neal Davies, qui a l’ardeur des bourreaux ; le choeur des romains) ; l’inatteignable sérénité des chrétiens, d’une croyance extatique, ineffablement tendre : Theodora, Irene, Didymus, soit Susan Gritton, Susan Buckley, Robin Blaze). Même Septimus, l’ami de Didymus est superbement portraituré par le ténor Paul Agnew (dans son chant s’écoule tous les enchantements arcadiens : premier air n°6, « Descend, kind pity »…). Le tempérament de McCreesh signe l’un de ses meilleurs enregistrements haendéliens par sa fougue, son articulation, et souvent un état d’urgence dramatique, totalement absent chez le plus lisse Gardiner. D’autant qu’outre la relief chorégraphique des intermèdes orchestraux, le chef sait aussi éclairer la suprême élégance du Handel, compositeur érudit et lettré, poète séducteur et esthète de premier plan. Cette vivacité rappelle Pinnock et Hogwood : le raffinement et l’imagination de McCreesh dans la caractérisation de chaque profil et dans chaque situation suscitent une totale adhésion. Enregistrement majeur.

Jephtha, février 1752

L’ultime oratorio HWV 70 est créé le 26 février 1752 au Théâtre royal Covent Garden et démontre la dernière manière de Handel à Londres, soit 7 années avant sa mort. A la marge du choeur concluant l’acte II, le compositeur diminué et à bout de souffle, écrit : « incapable de continuer à cause de l’affaiblissement de la vue de mon oeil gauche ». De fait, après une période de repos total, mais de plus en plus aveugle, le compositeur achève tant bien que mal Jephtha et sombre dans la cécité, condamné à 66 ans, à cesser toute activité musicale. C’est un déchirement et une fin tragique qui s’accordent au sujet de son dernier oratorio… celui du renoncement et de l’adieu au monde. La composition a duré du 21 janvier au 30 août 1751. A nouveau, Handel réserve le rôle central de Jephtha au ténor John Beard.
Acte I. Zebul invite les Juifs à choisir son demi frère Jephtha pour les conduire à la victoire sur les Ammonites. Iphis, la fille de Jephtha promet à Hamor qu’elle l’épousera après la victoire de son père. Allégresse et ivresse collective emportent les Juifs et dans un élan d’enthousiasme irréfléchi, Jephtha promet au Seigneur que s’il gagne la bataille, il sacrifiera la première personne qu’il rencontre.
Acte II. Hélas, Iphis se prépare et accueille son père conquérant au son d’une gracieuse symphonie en sol (extraite d’Ariodante) : elle chante sa joie sur une gavotte. Le père invite sa fille à quitter aussitôt les lieux mais il est trop tard. Iphis se soumet au sacrifice cependant que le père résiste à sa promesse.
Acte III. Iphis fait ses adieux dans un air déchirant (« Farewell, ye limpide springs and floods »). Tel un Deus ex Machina, Thomas Morell réécrit l’action que Carrissimi avait rendu bouleversante : en accord avec Handel, un ange paraît et suspend l’arrêt divin si Iphis accepte de vouer sa vie à Dieu : elle aura la vie sauve. En liaison avec sa propre situation, le compositeur brosse un portrait éblouissant de la fille Iphis, insouciante et joyeuse au I, frappée par l’ordre divin au II, capable au III d’une gravité nouvelle et d’un renoncement admirables. Les auteurs semblent se soumettre aux

lois impénétrables et insaisissables de la destinée.





Interprétation. Gardiner en 1989 signe l'un de ses premiers oratorios avec un soin particulier à l'orchestre : tout coule, tout se réalise sans cependant cette élégance détachée impériale qui fait de l'écriture haendélienne, l'expression d'une grâce aristocratique. La tenue des deux premiers solistes : Zebul et Jephthah restent conformes, un peu trop lisse : Stephen Varcoe et Nigel Robson. De sorte qu'en un regard global, la caractérisation n'atteint pas l'étonnante vivacité de ses ainés : Hogwood, Pinnock, Christophers ; ni même l'éloquence palpitante de McCreesh. Il y manque ce raffinement royal, cette élégance suprême résolvant le tragique et la tendresse que l'on peut souvent a contrario retrouver dans les meilleures versions de William Christie. Anne Sofie von Otter offre au rôle de Storge, sa gravité douloureuse et princière qui semble la distinguer comme étant la seule qui en véritable Cassandre, a l'intuition de l'horreur à venir… Lynne Dawson fait une Iphis rien que… gracieuse qui au moment de l'ultime sacrifice et renoncement du III manque sérieusement de profondeur et de vérité : pourtant Jephtah recueille le dernier sentiment du Handel anéanti et usé ; dans « Farewell… » n°34, grand air de suprême détachement, soliste et chef restent à la surface, d'une mesure jolie et … précieuse voire apprêtée / offrant une belle réalisation sans guère d'hallucinants vertiges. Il faut réécouter ici la profondeur poétique atteinte par Sir Neville Mariner, à rééditer chez … Decca.

Compléments…
Le Coffret Decca ajoute l'Ode **Alexander's Feast** ou le pouvoir de la musique en l'honneur de Sainte Cécile, en deux parties, composée d'après Dryden (1697), et présentée en création à Londres au Théâtre Royal Covent garden en février 1736. Immédiatement, le public londonien applaudit cette ode, fière et princière allégorie, au souffle philosophique chantée en anglais (26 représentations de 1736 à 1755).
Partie 1. Selon Plutarque, Alexandre vainqueur de Darius, célèbre en présence de la belle Thaïs, sa victoire à Persepolis lors d'un grand et somptueux banquet : hymne à Zeus, à Bacchus, évocation de la mort de Darius, célébration des joies de l'amour et des plaisirs, grâce à la musique (incarné par le chantre Thimotée dont le chant suscite divers passions par son éloquente maîtrise).
Partie 2. Le ténor chante un air guerrier et la basse justifie l'acte des Grecs contre les Perses car ces derniers avaient incendié Athènes. Juste retour des choses. Alors qu'on célèbre la destruction de Persepolis, le choeur final compare le chant de Thimotée au pouvoir salvateur de la musique et de Sainte-Cécile. Handel n'organise pas son sujet en un drame cohérent comprenant personnages et situations dramatiques enchaînées. C'est une succession d'airs, duos et de choeurs exclamatifs, fortement expressifs, le plus souvent allègres.

Interprétation. Pourtant avec ses fabuleux Monteverdi Choir et les English Baroque Solists, Gardiner en 1988 réalise un soutien choral et orchestral très séduisant mais trop lisse et finalement d'une tenue mécanique peu caractérisée sur la durée. Les solistes sont plus intéressants, permettant d'exprimer aves justesse le sentiment et le caractère de chaque séquence : Donna Brown, Carolyne Watkinson, Stephen Vercoe… Pour autant l'engagement des interprètes manquent de souffle et d'urgence et l'on reste en attente d'une version

plus mordante et vive.



Le coffret ajoute aussi un oratorio de jeunesse, en anglais parmi les premiers essais : **Acis & Galatea, HWV 49**, masque en deux parties d'après le livret de John Gay, créé à Cannons en 1718… En 1978, soit l'une de ses premières lectures haendéliennes, Gardiner et ses English Baroque Soloists frappent un grand coup, d'une fraicheur de ton admirable, d'une vivacité expressive passionnante. D'une grâce purcelliennes, le masque est une savoureuse et suave pastorale où perce déjà le souffle des choeurs, surtout le solitude langoureuse de la brute Polyphème pour Galatea, qui écrase l'amant de la belle, Acis. La verve théâtrale, l'acuité du geste saisissent et convainquent totalement, assurant à ses débuts, la justesse poétique de Gardiner aux côtés duquel brillent la grâce et tendresse des solistes : Norma Burrowes, Anthony Rolfe Johnson, Willard White soit Galatea, Damon et Polyphemus. Superbe premier geste originel d'un Gardiner non encore « standardisé » (comme il tendra à l'être dans les années 1980 et 1990). La version, précédemment rééditée dans l**e coffret Archiv, analogue archives / ARCHIV Produktion / analogue stereo recordings (1959-1981) – 50 cd limited edition (parution de mai 2016) – LIRE notre présentation et critique**

LIRE aussi **le volet 1 de notre grand dossier HAENDEL / HANDEL, les Oratorios 1/2**

Compte rendu, oratorio. Paris, TCE, le 10 octobre 2015. Haendel : Theodora. Katherine Watson, D'Oustrac, Thorpe… William Christie, direction

Compte rendu, oratorio. Paris, TCE, le 10 octobre 2015. Haendel : Theodora. Katherine Watson, D'Oustrac, Thorpe… William Christie, direction. **Grand retour de Theodora**, l'oratorio du silence et de la lenteur, au TCE à Paris, sublimé par le geste concentré, noble et introspectif de **William Christie** à la tête de ses troupes des Arts Florissants. C'est un comble méritant en effet que l'oratorio, forme abstraite et spirituelle, de surcroît celui qui est le plus allégorique, ne nécessitant doncpas de mise en scène, soit ici scénographie : pas facile de rendre dramatique, une partition qui l'est déjà par la seule musique, ses contrastes et épisodes enchaînés. Hymne fraternel pour la tolérance, contre l'oppression sous toute ses formes, Theodora malgré son sujet chrétien est une fresque saisissante qui dépasse l'anecdote pour atteindre à l'universel. C'est toute la compréhension profonde et subtilement intérieure qu'apporte

William Christie dont on ne cessera jamais de remarquer cet équilibre souverainentre l’élégance de la forme et la profondeur de chaque inflexion. Ce poli formel, cette perfection de l’intonation dont de ses Haendel, des références absolues (ses récents enregistrements d’un autre oratorio Belshaazar, qui inaugurait son propre label, puis Musiques pour les Funérailles de la Reine Caroline ont confirmé une affinité viscérale entre le chef et le compositeur saxon. Les 2 cd ont été élus CLIC de classiquenews à juste titre.



Après Glyndebourne en 1996, William Christie reprend Theodora à Paris

Magie haendélienne au TCE

Le metteur en scène **Stephen Langridge** a le mérite de travailler la clarté de l'action ; des soldats d'une époque et d'un lieu indéfini oppriment un peuple de croyants (qui peuvent être aussi de toute époque et de tout continent) : ce n'est donc pas un narration restituée dans son milieu et dans son histoire qui importe ici mais la violence et la barbarie de la situation qui prime sur le reste (les spectateurs sont confrontés à des scènes allusives cependant très fortes : exécution, prostitution obligée dont celle de la chrétienne Theodora… emblèmes ordinaires d'un pouvoir totalitaire qui exerce la terreur).
Ainsi l'oratorio de 1749 gagne une grandeur symbolique évidente ; et dans une scène épurée, la force psychologique des protagoniste est particulièrement mise en avant, d'autant que William Christie a le secret de leur caractérisation. Le chef s'entend à merveille à exprimer la gravité digne du dernier Haendel, celui qui aux portes de la mort et de la nuit (à cause de sa cécité grandissante) s'économise et cible l'essentiel.
Si l'on attendait le sopraniste Philippe Jaroussky en Didyme (honnête il est vrai mais pas mémorable : trop lisse, trop plastiquement poseur), c'est surtout Katherine Watson, partenaire familière de Wiliam Christie (elle a déjà chanté à son festival vendéen de Thiré : Dans les Jardins de William Christie), qui captive par sa très fine présence, offrant au caractère de Theodora, la puissance calme et serine des élus : certitude intérieure, d'une inaltérable conviction servie par un tempérament extérieur entre maîtrise et sensibilité (les détracteurs diront froideur et rigidité anglosaxonne). Le style est parfait et la langue, idéalement articulée. Les voix graves, Stéphanie d'Oustrac en Irène (embrasée) et Callum

Thorpe (hier lauréat d'un précédent Jardin des voix) en Valens (gouverneur dictateur juvénil, un parfait « effeminato », pervers/autoritaire à la façon du Nerone de Monteverdi et Busenello), tempèrent cette fresque angélique et profonde, de teintes plus âpres et déchirantes ; inquiet et tiraillé, le compagnon de Didymus, et comme lui soldat romain, trouve en Kresimir Spicer, un être palpitant à l'âme ardente et en déséquilibre (quoique parfois une rien retenu, presque naît et trop candide). Remarquables figures.



A la ligne noble et mordante des solistes répond la masse ciselée du choeur, l'un des plus méditatifs et spirituels de Haendel (chrétiens inspirés, hallucinés ; romains quoiqu'ils en disent, admirateurs d'une telle passion), grâce à la direction ample, mesurée, structurelle d'un Christie, expert

en la matière. Souvent le chef peste contre la réaction bruyante du public, mais il est soucieux de la tension continue et de la fluidité de son incroyable mécanique musicale. Les spectateurs oublieraient-ils qu'ils assistent à un oratorio, et non un opéra ? On se souvient d'une Susanna inoubliable à Ambronay et d'une Theodora déjà légendaire il y a 20 ans à Glyndebourne (1996, scénographiée alors par Peter Sellars avec les torches incandescentes Lorraine Hunt et Richard Croft) : cette Theodora parisienne, grâce à la magie envoûtante d'un Christie plus handélien que jamais, – et inégalé dans ce répertoire : entre finesse et spiritualité-, est en passe de renouveler le prodige, tout au moins sur le plan instrumental et choral.

Theodora de Haendel par William Christie, à l'affiche du TCE à Paris, les 16, 18 et 20 octobre 2015.

INTERNET. Theodora de Haendel par William Christie

Internet. « Theodora » de Haendel, vendredi 16 octobre, 20h, en direct du Théâtre des Champs Elysées sur ARTE Concert ; à voir depuis le lien suivant, en direct puis pendant plusieurs mois :

http://concert.arte.tv/fr/theodora-de-haendel-au-theatre-des-champs-elysees

L'oratorio mis en scène, sera diffusé à l'antenne d'Arte, courant 2016. **Nouvelle production dirigée par William Christie** et Les Arts Florissants. Avec Philippe Jaroussky et **Katherine Watson…** dans les deux rôles principaux, Dydimus et Theodora, amants chrétiens, unis jusque dans la mort…

William Christie, direction
Stephen Langridge, mise en scène
Philippe Giraudeau, chorégraphie
Alison Chitty, décors et costumes
Fabrice Kebour, lumières

Katherine Watson, Theodora
Stéphanie d'Oustrac, Irène
Philippe Jaroussky, Dydime
Kresimir Spicer, Septime
Callum Thorpe, Valens

Orchestre et Chœur Les Arts Florissants

LIRE notre présentation complète de l'oratorio Theodora de Haendel par William Christie, grand spécialiste de Haendel et connaisseur de l'oratorio Theodora.



Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10-20 octobre 2015. 5 dates événements (10,13,16,18,20 octobre) pour le sommet spirituel de Haendel par son interprète le mieux inspiré. Grand retour (d'autant plus attendu) de **Wiliam Christie** (fondateur des Arts Florissants et créateur récent du festival enchanteur à Thiré en Vendée, "Dans les jardins de William Christie", – chaque dernière semaine d'août). "Bill" connaît Haendel comme personne : il en fait respirer les moindres nuances, sachant caractériser comme peu avant lui, chaque profil psychologique, chaque situation dramatique. Un récent album dédié aux musiques funèbres de Haendel pour son amie et protectrice, la Reine Caroline (édité par le label des Arts Florissants) a encore confirmé les affinités du chef avec la lyre hautement mystique du saxon. Ses derniers oratorios dont Theodora (1750) illustrent une maîtrise rare dans l'art expressif et lyrique sans déploiement théâtral… émotions, enjeux et action étant seulement portés par les élans et vertiges du chant, solistique ou choral.
L'ouvrage d'une durée indicative de 2h, est le seul oratorio de Haendel, d'après l'histoire chrétienne : Theodora est une martyre chrétienne du IVè siècle, incarnant avec une rare réussite la plénitude fervente et la certitude spirituelle du croyant. Sa passion entraîne avec elle son fiancé Didymus : aucune épreuve y compris la mort ne peut entraver la croyance et l'espérance intérieures qui portent la vierge martyre. **EN LIRE +**

William Christie reprend Theodora de Haendel



Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10-20 octobre 2015. 5 dates événements (10,13,16,18,20 octobre) pour le sommet spirituel de Haendel par son interprète le mieux inspiré. Grand retour (d'autant plus attendu) de **Wiliam Christie** (fondateur des Arts Florissants et créateur récent du festival enchanteur à Thiré en Vendée, « Dans les jardins de William Christie », – chaque dernière semaine d'août). « Bill » connaît Haendel comme personne : il en fait respirer les moindres nuances, sachant caractériser comme peu avant lui, chaque profil psychologique, chaque situation dramatique. Un récent album dédié aux musiques funèbres de Haendel pour son amie et protectrice, la Reine Caroline (édité par le label des Arts Florissants) a encore confirmé les affinités du chef avec la lyre hautement mystique du saxon. Ses derniers oratorios dont Theodora (1750) illustrent une maîtrise rare dans l'art expressif et lyrique sans déploiement théâtral… émotions, enjeux et action étant seulement portés par les élans et vertiges du chant, solistique ou choral.

L'ouvrage d'une durée indicative de 2h, est le seul oratorio de Haendel, d'après l'histoire chrétienne : Theodora est une martyre chrétienne du IVè siècle, incarnant avec une rare réussite la plénitude fervente et la certitude spirituelle du croyant. Sa passion entraîne avec elle son fiancé Didymus :

aucune épreuve y compris la mort ne peut entraver la croyance et l’espérance intérieures qui portent la vierge martyre.

L’oratorio anglais selon Haendel

En 1750, Haendel accomplit une forme remarquablement raffiné de l’oratorio anglais

Les chœurs sont magnifiquement écrits : chrétiens puissamment contrapuntiques et d’une séduction rare – spirituelle et d’une ineffable élan mystique en résonance avec le parcours fervent de l’héroïne ; Romains païens non moins engagés, mais d’une simplicité homorythmique pourtant très orchestrée.
Le profil des personnalités montre le travail de Haendel pour caractériser avec beaucoup de finesse chacun des protagonistes : tant de subtilité dans le traitement des personnages démontre l’humanité qui inspire Haendel, son humanisme compatissant à la douleur des êtres, à la souffrance des âmes éprouvées sur l’autel de l’intolérance. Au delà de la légende chrétienne, Haendel s’intéresse à la tragédie des justes, sacrifiés par la machine de la barbarie.

synopsis



Acte I. Pour fêter l'anniversaire de l'Empereur Dioclétien, le préfet romain d'Antioche Valens ordonne que le peuple sacrifie à Jupiter. Pourtant le jeune officier romain Didymus s'oppose à cette tyrannie religieuse : lui-même converti secrêtement au christinianisme milite pour la liberté de conscience. La jeune noble Theodora défie l'autorité romaine : elle est arrêtée pour être prostituer dans le temple de Vénus. Déjà, l'âme languissante de Theodora, habitée par la mort de délivrance, se recommande aux anges (scène 5). Didymus jure de la libérer.

Acte II. Didymus réussit à revoir Theodora dans sa loge (grâce à l'acceptation de Septimus), cependant que la suivante de la jeune prisonnière, Irène, prie pour son salut. Didymus propose à Theodora de revêtir son armure pour s'échapper pendant que le jeune homme, qui l'aime et qui est prêt à mourir, prendra sa place.

Acte III. Theodora libérée exprime le seul air gracieux presque insouciant dans une succession de lamentations langoureuses. Mais Didymus a été condamné à mort. Theodora pour sauver le jeune homme se livre à Valens.Le dernier chœur des chrétiens célèbrent l'abnégation et la courage des deux chrétiens marchant à leur supplice.

Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10, 13, 16, 18, 20 octobre 2015. 5 dates événements. Mise en scène : Stephen Langridge.
Oratorio en trois actes créé en 1750, Livret de Thomas Morell.

Informations Réservations

William Christie direction
Stephen Langridge mise en scène

Philippe Giraudeau chorégraphie
Alison Chitty décors et costumes
Fabrice Kebour lumières

Katherine Watson Theodora
Stéphanie d’Oustrac Irène
Philippe Jaroussky Dydime
Kresimir Spicer Septime
Callum Thorpe Valens

Orchestre et Chœur Les Arts Florissants



15 ans après son enregistrement légendaire, William Christie reprend Theodora avec l’intense caractérisation qui lui est propre : le chef fondateur des Arts Florissants s’entoure d’une nouvelle distribution vocale dont l’excellente soprano **Katherine Watson** dans le rôle titre, cependant que **Stéphanie d’Oustrac** prête son somptueux timbre âpre et chaud au personnage d’Irène (la suivante de la jeune noble Theodora), **Philippe Jaroussky** chante la partie du jeune officier romain converti, Didymus (premier emploi dans un oratorio anglais pour le chanteur français), et que la basse **Callum Thorpe** (lauréat du Jardin des Voix 2013) incarne l’implacable gouverneur d’Antioche, bourreau des deux fiancés chrétiens, Valens.



Contexte. Avec Theodora, oratorio de l'indéfectible ferveur de la vierge martyre, Haendel perfectionne encore sa maîtrise dans le genre dont il s'est le champion inatteignable : l'oratorio anglais. Après le succès de l'oratorio Judas Maccabaeus de 1746, Haendel renoue avec le succès à Londres dans le genre de l'oratorio. En 1749, le compositeur surenchérit dans l'excellence et toujours en langue anglaise, avec deux nouveaux accomplissements : Solomon et Susanna. Theodora de 1750 marque avec Jephta de 1752, un sommet de son inspiration sur un livret rédigé par le révérend Thomas Morell (recommandé par le prince de Galles). On ne saurait insister sur la couleur spécifique dans le genre de l'oratorio anglais de Theodora, unique drame inspiré de la passion chrétienne. Morell s'inspire du drame de Corneille (Théodore, vierge et martyre de 1646) dont il puise ce souffle poétique souvent irrésistible. On ne saurait insister sur la justesse poétique et la profonde cohérence de l'oeuvre : l'ouverture en sol mineur affirme la tonalité désormais associée à Theodora, sa foi inextinguible et indestructible, laquelle conclut aussi la partition.



CD. Handel : Theodora, 1750. William Christie, Les Arts Florissants (3 cd Erato). Enregistré à Paris à l'Ircam en mai 2000, la version de Bill de l'oratorio oriental de Handel (l'action se déroule à Antioche) captive de bout en bout grâce à un travail spécifique sur la caractérisation dramatique de l'action : situations et protagonistes gagnent un relief revivifié dans un cycle continu qui frappe par sa cohérence et son souffle. William Christie a poursuivi son exploration du théâtre de Handel :

ses récentes lectures de Belshaazar puis des Musiques pour la reine Caroline (2 titres édités en 2014 et 2015, sous le nouveau label des Arts Florissants) ont confirmé la profonde compréhension du chef, fondateur des Arts Florissants, de l'écriture haendélienne. Ici prévalent l'intensité spirituelle, surtout le parcours émotionnel du couple des martyrs chrétiens, **Theodora et son fiancé Didymus**, jeune officier romain converti au christianisme. Toujours plus contraints, les chrétiens renforcent leur certitude et leur croyance. Eprouvés, humiliés, inquiétés (par l'inflexible et furieux Valens), les deux élus savent garder leur conviction en une droiture intérieure saisissante que la musique exprime directement. L'importance des chœurs, chrétiens et romains, remarquablement écrits, souligne l'ampleur spirituelle souhaitée par Handel. Erato réédite le coffret de 3 cd à l'occasion de la nouvelle lecture de Theodora par William Christie en octobre 2015. Sophie Daneman dans le rôle titre signe l'un de ses derniers rôles parmi les plus habités. Dès son premier air : « Fond; flatt'ring world, adieu! » la soprano exprime le caractère à la fois éthéré et abandonné une inéluctable mort sacrificielle d'une Theodora, totalement embrasée par son destin qui la voue au martyre.En Dydimus, Daniel Taylor a des aigus faciles et un medium bien assuré : le contre ténor (à l'origine le rôle fut confié au castrat alto Gaetano Guadagni affirme la certitude du jeune officier romain converti. Le Septimus de Richard Croft gagne un relief lui aussi finement caractérisé grâce à sa tessiture de ténor tendre : le chanteur exprime la sensibilité d'un romain qui sait être perméable à la conversion de Didymus. L'Irène de Juliette Galstian fait valoir un timbre plus neutre, moins nuancé et flexible que Sophie Daneman. Emblème d'une direction articulée et claire, le geste de William Christie sait réaliser cette texture pointilliste de l'orchestre, à la fois parfaitement détaillée, et tout autant d'une onctuosité flexible et chaude qui convoque l'épopée et la transfiguration spirituelle. Bill semble nous rappeler combien le tempérament de Haendel même en eaux sacrées et oratoriennes, demeure

viscéralement sensuel, d'un esthétisme aristocratique, raffiné, chaleureux, toujours onctueux. Flamboyant, spirituel. Du très grand Haendel, révélé, magnifié par un interprète princier.

William Christie relit Theodora de Haendel



Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10-20 octobre 2015. 5 dates événements (10,13,16,18,20 octobre) pour le sommet spirituel de Haendel par son interprète le mieux inspiré. Grand retour (d'autant plus attendu) de **Wiliam Christie** (fondateur des Arts Florissants et créateur récent du festival enchanteur à Thiré en Vendée, « Dans les jardins de William Christie », – chaque dernière semaine d'août). « Bill » connaît Haendel comme personne : il en fait respirer les moindres nuances, sachant caractériser comme peu avant lui, chaque profil psychologique, chaque situation dramatique. Un récent album dédié aux musiques funèbres de Haendel pour son amie et protectrice, la Reine Caroline (édité par le label des Arts Florissants) a encore confirmé les affinités du chef avec

la lyre hautement mystique du saxon. Ses derniers oratorios dont Theodora (1750) illustrent une maîtrise rare dans l'art expressif et lyrique sans déploiement théâtral… émotions, enjeux et action étant seulement portés par les élans et vertiges du chant, solistique ou choral.
L'ouvrage d'une durée indicative de 2h, est le seul oratorio de Haendel, d'après l'histoire chrétienne : Theodora est une martyre chrétienne du IVè siècle, incarnant avec une rare réussite la plénitude fervente et la certitude spirituelle du croyant. Sa passion entraîne avec elle son fiancé Didymus : aucune épreuve y compris la mort ne peut entraver la croyance et l'espérance intérieures qui portent la vierge martyre.

L'oratorio anglais selon Haendel

En 1750, Haendel accomplit une forme remarquablement raffiné de l'oratorio anglais

Les chœurs sont magnifiquement écrits : chrétiens puissamment contrapuntiques et d'une séduction rare – spirituelle et d'une ineffable élan mystique en résonance avec le parcours fervent de l'héroïne ; Romains païens non moins engagés, mais d'une simplicité homorythmique pourtant très orchestrée.
Le profil des personnalités montre le travail de Haendel pour caractériser avec beaucoup de finesse chacun des protagonistes : tant de subtilité dans le traitement des personnages démontre l'humanité qui inspire Haendel, son humanisme compatissant à la douleur des êtres, à la souffrance des âmes éprouvées sur l'autel de l'intolérance. Au delà de la légende chrétienne, Haendel s'intéresse à la tragédie des justes,

sacrifiés par la machine de la barbarie.

synopsis



Acte I. Pour fêter l'anniversaire de l'Empereur Dioclétien, le préfet romain d'Antioche Valens ordonne que le peuple sacrifie à Jupiter. Pourtant le jeune officier romain Didymus s'oppose à cette tyrannie religieuse : lui-même converti secrêtement au christinianisme milite pour la liberté de conscience. La jeune noble Theodora défie l'autorité romaine : elle est arrêtée pour être prostituer dans le temple de Vénus. Déjà, l'âme languissante de Theodora, habitée par la mort de délivrance, se recommande aux anges (scène 5). Didymus jure de la libérer.

Acte II. Didymus réussit à revoir Theodora dans sa loge (grâce à l'acceptation de Septimus), cependant que la suivante de la jeune prisonnière, Irène, prie pour son salut. Didymus propose à Theodora de revêtir son armure pour s'échapper pendant que le jeune homme, qui l'aime et qui est prêt à mourir, prendra sa place.

Acte III. Theodora libérée exprime le seul air gracieux presque insouciant dans une succession de lamentations langoureuses. Mais Didymus a été condamné à mort. Theodora pour sauver le jeune homme se livre à Valens.Le dernier chœur des chrétiens célèbrent l'abnégation et la courage des deux chrétiens marchant à leur supplice.

Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10, 13, 16, 18, 20 octobre 2015. 5 dates événements. Mise en scène : Stephen Langridge. Oratorio en trois actes créé en 1750, Livret de Thomas Morell.

Informations Réservations

William Christie direction
Stephen Langridge mise en scène
Philippe Giraudeau chorégraphie
Alison Chitty décors et costumes
Fabrice Kebour lumières

Katherine Watson Theodora
Stéphanie d'Oustrac Irène
Philippe Jaroussky Dydime
Kresimir Spicer Septime
Callum Thorpe Valens

Orchestre et Chœur Les Arts Florissants



15 ans après son enregistrement légendaire, William Christie reprend Theodora avec l'intense caractérisation qui lui est propre : le chef fondateur des Arts Florissants s'entoure d'une nouvelle distribution vocale dont l'excellente soprano **Katherine Watson** dans le rôle titre, cependant que **Stéphanie d'Oustrac** prête son somptueux timbre âpre et chaud au personnage d'Irène (la suivante de la jeune noble Theodora), **Philippe Jaroussky** chante la partie du jeune officier romain converti, Didymus (premier emploi dans un oratorio anglais pour le chanteur français), et que la basse **Callum Thorpe** (lauréat du Jardin des Voix 2013) incarne l'implacable gouverneur d'Antioche, bourreau des deux fiancés

chrétiens, Valens.



Contexte. Avec Theodora, oratorio de l’indéfectible ferveur de la vierge martyre, Haendel perfectionne encore sa maîtrise dans le genre dont il s’est le champion inatteignable : l’oratorio anglais. Après le succès de l’oratorio Judas Maccabaeus de 1746, Haendel renoue avec le succès à Londres dans le genre de l’oratorio. En 1749, le compositeur surenchérit dans l’excellence et toujours en langue anglaise, avec deux nouveaux accomplissements : Solomon et Susanna. Theodora de 1750 marque avec Jephta de 1752, un sommet de son inspiration sur un livret rédigé par le révérend Thomas Morell (recommandé par le prince de Galles). On ne saurait insister sur la couleur spécifique dans le genre de l’oratorio anglais de Theodora, unique drame inspiré de la passion chrétienne. Morell s’inspire du drame de Corneille (Théodore, vierge et martyre de 1646) dont il puise ce souffle poétique souvent irrésistible. On ne saurait insister sur la justesse poétique et la profonde cohérence de l’oeuvre : l’ouverture en sol mineur affirme la tonalité désormais associée à Theodora, sa foi inextinguible et indestructible, laquelle conclut aussi la partition.



CD. Handel : Theodora, 1750. William Christie, Les Arts Florissants (3 cd Erato). Enregistré à Paris à l'Ircam en mai 2000, la version de Bill de l'oratorio oriental de Handel (l'action se déroule à Antioche) captive de bout en bout grâce à un travail spécifique sur la caractérisation dramatique de l'action : situations et protagonistes gagnent un relief revivifié dans un cycle continu qui frappe par sa cohérence et son souffle. William Christie a poursuivi son exploration du théâtre de Handel : ses récentes lectures de Belshaazar puis des Musiques pour la reine Caroline (2 titres édités en 2014 et 2015, sous le nouveau label des Arts Florissants) ont confirmé la profonde compréhension du chef, fondateur des Arts Florissants, de l'écriture haendélienne. Ici prévalent l'intensité spirituelle, surtout le parcours émotionnel du couple des martyrs chrétiens, **Theodora et son fiancé Didymus**, jeune officier romain converti au christianisme. Toujours plus contraints, les chrétiens renforcent leur certitude et leur croyance. Eprouvés, humiliés, inquiétés (par l'inflexible et furieux Valens), les deux élus savent garder leur conviction en une droiture intérieure saisissante que la musique exprime directement. L'importance des chœurs, chrétiens et romains, remarquablement écrits, souligne l'ampleur spirituelle souhaitée par Handel. Erato réédite le coffret de 3 cd à l'occasion de la nouvelle lecture de Theodora par William Christie en octobre 2015. Sophie Daneman dans le rôle titre signe l'un de ses derniers rôles parmi les plus habités. Dès son premier air : « Fond; flatt'ring world, adieu! » la soprano exprime le caractère à la fois éthéré et abandonné une inéluctable mort sacrificielle d'une Theodora, totalement embrasée par son destin qui la voue au martyre.En Dydimus, Daniel Taylor a des aigus faciles et un medium bien assuré : le contre ténor (à l'origine le rôle fut confié au castrat alto Gaetano Guadagni affirme la certitude du jeune officier romain converti. Le Septimus de Richard Croft gagne un relief

lui aussi finement caractérisé grâce à sa tessiture de ténor tendre : le chanteur exprime la sensibilité d'un romain qui sait être perméable à la conversion de Didymus. L'Irène de Juliette Galstian fait valoir un timbre plus neutre, moins nuancé et flexible que Sophie Daneman. Emblème d'une direction articulée et claire, le geste de William Christie sait réaliser cette texture pointilliste de l'orchestre, à la fois parfaitement détaillée, et tout autant d'une onctuosité flexible et chaude qui convoque l'épopée et la transfiguration spirituelle. Bill semble nous rappeler combien le tempérament de Haendel même en eaux sacrées et oratoriennes, demeure viscéralement sensuel, d'un esthétisme aristocratique, raffiné, chaleureux, toujours onctueux. Flamboyant, spirituel. Du très grand Haendel, révélé, magnifié par un interprète princier.